

Habibi, les révolutions de l'amour à l'Institut du monde arabe

Nathan Bizeau



Les représentations
des queeridentités
arabes,
entre intime
et politique

Comment s'aime-on lorsque l'on est queer et arabe ? C'est la question qu'explore l'exposition, *Habibi*, terme non genré que l'on pourrait traduire par « mon amour ». À travers une sélection recherchée de photographies, peintures, vidéos et installations, l'Institut du monde arabe met à l'honneur des artistes contemporain·e·s D'Afrique du nord et du Moyen-Orient qui explorent poétiquement et politiquement leurs sexualités et leurs identités.



Dès ses portes passées, on se retrouve au cœur de l'exposition, entouré·e des œuvres se répondant les unes aux autres, entre la sensualité d'une mélodie émanant d'une installation et l'érotisme sensible des corps peints. Le corps et l'intime sont au centre d'*Habibi*, qui fait la part belle à l'exploration identitaire, intérieure et extérieure, corporelle, esthétique et intime. Le regard est attiré par les toiles épurées et érotiques de Kubra Kadhemi

Kubra Kadhemi,
Untitled, 2019

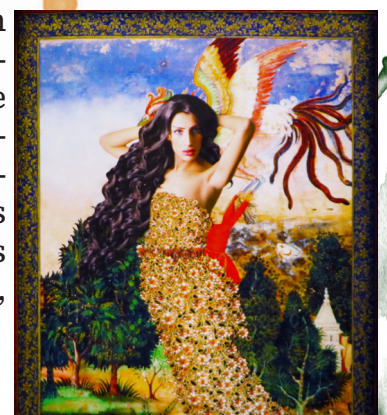


la jeune artiste afghane explore son corps et son intimité avec superbe. Elle et d'autres créateur·ice·s présent·e·s dans l'exposition témoignent de leur être avec délicatesse et poésie, et de celui d'amant·e·s et autres personnes faisant partie de la communauté LGBTQ+ ; car identité et amour s'entrelacent fièrement tout au long du parcours. Kubra Kadhemi multiplie les corps qui s'entrelacent dans des fresques où les peaux d'un même ocre semblent n'être qu'une.



Soufiane Ababri,
Bed Works, 2022

La force esthétique, artistique et émotionnelle de cette exposition repose dans l'acte même de représenter des personnes arabes et queer. Dans des pays et communautés diasporiques où le fait de ne pas être cisgenre et hétérosexuelle est sévèrement jugé et réprimé, les personnes homosexuelles et transgenres sont invisibilisées. Lorsque notre existence même est niée, il devient essentiel de trouver des espaces d'expression libres, et la création ouvre cette possibilité d'émancipation. Les différents artistes imaginent leurs propres références,



Chaza Charafeddine, L'Ange Gardien
H, Divine comedy series, 2010

à la marge des représentations classiques mais puissant dans les codes traditionnels : Chaza Charafeddine pastiche la tradition des miniatures persanes et mongoles, en y insérant des photographies de personnes travesties et transféminines. Exprimer la transidentité dans son extravagance et sa magnificence en la reliant à la déité ou la sainteté, c'est lui donner ses lettres de gloire et de beauté tout en affirmant sa réalité actuelle et historique. Ainsi, Chaza Charafeddine trace une jonction entre passé et tradition, modernité et inclusivité. L'art est un outil émancipateur dans les pays arabes pour ceux qui subissent la répression physique et intellectuelle, et cette exposition leur donne un espace de représentativité.



Elle prend place dans un contexte de renouveau de la société et donc de l'art maghrébin et oriental : Un peu plus d'une décennie après le début des contestations du printemps arabe, le corps militant est toujours en ébullition. *Habibi* s'inscrit dans ce contexte révolutionnaire, exposant quasiment exclusivement des créations réalisées dans les années 2010. Le caractère militant de ces œuvres saute au visage au cours de la visite, rappelant frontalement ou plus insidieusement la violence de l'étouffement et de la proscription de

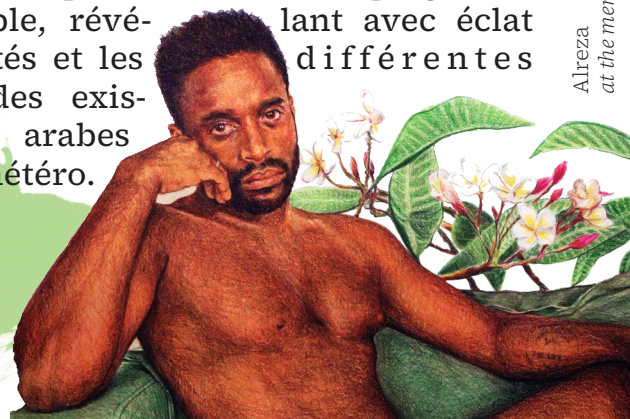


l'homosexualité et de la transidentité. Être homosexuel, c'est fondamentalement avoir peur, et cette terreur pour sa vie et celles des pairs se glisse au cœur des réflexions amoureuses et identitaires. Omar Mismar transpose graphiquement et concrètement cette

instabilité entre vie privée et publique dans sa série *The Path of Love*, dans laquelle il schématise les moments où il tient la main de son compagnon en voiture, rythmés par les aléas des rencontres routières (autres conducteurs, barrages policiers, propos radiophoniques...). L'instabilité et la danger s'insèrent dans la tendresse des deux hommes, mais aussi l'excitation du risque, de l'amour interdit.



Les stigmates de l'exil sont aussi disséminés parmi les œuvres, auquel de nombreux·ses créateur·ice·s ont dû se résoudre, pour leur sécurité et leur liberté. S'en dégage une certaine ambiance mélancolique mais aussi pluriculturelle, offrant un espace de visibilité à ceux dont les influences sont multiples, comme Sultana, la première drag-queen palestinienne à jouer à New York, représentée hors de son costume de lumière, dans son intimité, par RIDIKKILUZ. Habibi ne cesse de se mouvoir entre les sphères de l'intime et du politique, du collectif et du singulier, les entremêlant pour affirmer leur existence dans toutes ses facettes, du lit à la rue. Les artistes exposent leurs beautés et leur fierté, ouvrant une fenêtre sur leurs vies personnelles et militantes. La programmation même par l'Institut du monde arabe d'une exposition se concentrant sur les personnes LGBTQ+, en marge de la société arabe, discriminées et invisibilisées, affirme une volonté de représentation de tous les plans des sociétés arabes contemporaines ; il se refuse à une vision univoque des cultures dont il est le porte-parole muséal parisien. En résulte une exposition sublime, poignante et sensible, révélant avec éclat les beautés et les teintes des existences arabes non cis-hétéro.



Tarek Lakhrissi,
Out of the Blue, 2019

Alreza Shojaian, Yannick Blossom
at the mention of your name, 2020